

Forum 104

Démocratie et spiritualité

Jean-René Brunetière

12 avril 2026

L'état du monde

Comment les défis convoquent les spiritualité, la fraternité

Le programme me demande de vous parler de l'état du monde. Vaste programme !...

Tout au plus vais-je essayer de vous parler de ma vision de l'état du monde.

Bonne nouvelle : statistiquement, la violence meurtrière diminue de manière continue dans le monde au long des siècles et des millénaires depuis la préhistoire...

Et pourtant, tout le monde ou presque partage un sentiment de catastrophe et de danger vital pour le monde. « *Le monde va mal* »

Pourquoi ?

A mon avis, pour trois raisons :

- La mondialisation
- L'hégémonie idéologique du néo-capitalisme
- Le retour de la barbarie

La mondialisation : les enjeux changent de dimension :

Les tares du monde ancien n'ont guère régressé : les inégalités, la faim dans le monde, l'exploitation de l'homme par l'homme, la corruption, les conflits locaux

Mais la mondialisation rend présents dans chaque foyer les drames de l'autre bout de la planète. Elle mélange les échelles et les faits locaux sont regardés à partir des réalités géopolitiques. Source d'opportunités pour les nantis, d'angoisse pour les faibles.

L'hégémonie idéologique : le néocapitalisme a gagné le débat idéologique.

- L'argent est érigé en étalon universel
- Et il achète les mass media
- Consolidant ainsi son hégémonie

Le retour à la barbarie :

Alors qu'au long des siècles, en « Occident », un mouvement de civilisation progressait, certes difficilement, avec des hauts et des bas, de manière plus ou moins continue depuis un bon millénaire, créant une ébauche de droit international et de règles de conduite pacifiques, nous versons brusquement dans le règne brutal de la force. Seul le rapport de force fait loi.

L'époque s'apparente, semble-t-il, à la fin de l'empire romain.

Il faut relire « l'Iliade ou le poème de la force » de Simone Weil : tout le monde a oublié l'origine et le motif de la guerre, de sorte que le seul but de guerre qui subsiste est l'extermination de l'adversaire. Homère ne manque pas de souligner le malheur qui en résulte (« *la guerre porteuse de malheur* », le guerrier tué qui « *ne reverra plus ses jeunes enfants et sa tendre épouse qui l'attendent* »), mais les hommes sont prisonniers d'une fatalité...

L'œuvre de René Girard décrit aussi cette « violence mimétique » et les phénomènes de bouc émissaire.

Le règne de la force oblige à la « chosification » de l'autre : je ne peux tuer quelqu'un que si j'en ai préalablement, mentalement, fait une chose. On en a des exemples frappants aujourd'hui au Moyen Orient.

Pour Simone Weil, le vrai malheur, c'est d'être transformé en chose...

Devant ces bouleversements, comment s'étonner de voir se répandre un sentiment d'angoisse ?

Sur ce fond de plan, les révolutions technologiques amplifient les fractures :

D'abord, les techniques de communication numériques ont des caractéristiques qui ne sont pas neutres pour la société :

- La rapidité, l'immédiateté, qui empêche l'émergence d'une pensée élaborée, d'une « pensée complexe » (Edgar Morin) qui serait d'autant plus nécessaire que le monde se complique ;
- La simplification, l'essentialisation (« *les musulmans* », « *les juifs* », « *les immigrés* »...) en découle naturellement parce qu'il faut faire simple, et, du coup, la propension au cloisonnement ;
- Le cloisonnement est accentué par l'effet des algorithmes qui me proposent d'abord des choses et des gens qui me ressemblent, confortant le repli sur mon identité supposée ;
- L'anonymat, enfin, qui couvre l'expression des « *passions tristes* », faisant des forums des défouloirs et contribuant à banaliser la violence verbale

En même temps, le développement matériel poussé par le système capitaliste et notre hédonisme produit une évolution insoutenable et auto-entretenu.

Le changement climatique et la destruction de la biodiversité ont les caractéristiques d'une fatalité : la science décrit parfaitement les phénomènes, ils sont connus de tous, les échéances sont datées, les actions à entreprendre sont identifiées et on continue à s'enfoncer. Cela rappelle les tragédies grecques où le chœur décrit les prédictions fatales tandis que les protagonistes suivent inexorablement leur destin fatal...

Le « *progrès* », c'est aussi le renouvellement récent des techniques de guerre :

La bombe atomique reste une menace dont la probabilité de concrétisation connaît des hauts et des bas au long du temps.

Les drones ont révolutionné le champ de bataille.

Et surtout, l'utilisation de l'information comme authentique arme de guerre connaît des formes nouvelles. Philip Snowden disait déjà que « *la première victime d'une guerre, c'est la vérité* ». les techniques modernes font de la fausse information une véritable arme de guerre.

Et que dire de l'intelligence artificielle, sinon que nous n'en sommes qu'au début ?

Dans ce contexte, prenons conscience que nous autres sommes des ultra-privilegiés, dans un îlot de bonheur : nous avons un toit, à manger, des relations sociales, la liberté, des institutions qui fonctionnent... Nous sommes très minoritaires sur cette planète.

Alors, on fait quoi ?

La seule question qui m'intéresse, disait Camus en 1945, c'est « *comment dois-je me conduire ?* »

Comment devons-nous nous conduire ?

Nous sommes responsables de ce que nous pouvons faire nous disait Abdelkader.

Camus, encore « *Chaque génération se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait qu'elle ne le refa pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde ne se défasse.* » Ce que Camus pressentait prend forme aujourd'hui : un monde se défait, notre société se fracture en blocs hostiles les uns aux autres.

Dès lors, il y a urgence à résister, et d'abord à prendre part au combat idéologique. Nous avons perdu une bataille, nous n'avons pas perdu la guerre.

« *On ne combat une idéologie qu'à partir d'une utopie* » écrivait Paul Ricoeur. L'idéologie est destinée à conforter un « ordre » existant. On ne peut la contester qu'à partir de quelque chose qui n'existe pas (ou pas encore) et qui est désirable : une « utopie ».

Il y a urgence à rêver.

Il y a urgence à aller vers l'autre pour partager nos rêves.

Ce n'est pas naturel, il y faut une volonté particulière.

Ce n'est pas naturel d'écouter le rêve de l'autre, d'écouter aussi son histoire, où il a puisé la matière de ses rêves ;

C'est de la rencontre de ces rêves que l'on peut espérer l'émergence d'utopies pertinentes.

Écouter l'autre, c'est le « *désessentialiser* », c'est reconnaître (dans les deux sens du terme : donner une marque de reconnaissance, et explorer un territoire inconnu) une personne unique à la croisée de plusieurs identités.

« *Il n'y a pas d'identité culturelle* » écrit François Jullien. Personne n'est identique à personne, et de plus toute « *identité* » est mouvante. Ça bouge tout le temps... On ne peut pas « *assigner à résidence* » quelqu'un dans son « *identité* » du moment

Pour réparer une société fracturée, il nous faut (je me risque) « *traverser les ravins idéologiques sur des ponts spirituels* ».

En mobilisant la fraternité.

Nous sommes tous frères et sœurs, ce n'est rien d'autre qu'un état de fait... mais il nous faut transformer la fraternité en amitié. C'est un long parcours de familiarisation.

Il faut ensuite définir notre périmètre d'action, notre ambition : nous ne sommes pas responsable de la marche du monde entier, mais nous ne sommes pas non plus impuissants. A chacun de nous de trouver sa mesure, de déterminer le périmètre d'action qu'il s'assigne, en suivant Epictète et Marc-Aurèle : discerner ce que nous pouvons changer de ce que nous ne pouvons pas changer, en tenant compte de nos capacités actuelles et futures. Qui est le prochain du blessé au bord de la route de Jéricho ?

Il faut alors en appeler à des méthodes, voire des techniques. L'improvisation de bonne volonté a ses limites et ses écueils. Bien sûr, certains sont naturellement doués et d'autres moins, mais respecter l'autre, c'est domestiquer sa propre communication, la soumettre, se soumettre à des méthodes éprouvées, qui toutes invitent à prendre du recul par rapports à ses réflexes et à ses instincts et à privilégier l'écoute. En matière de communication interpersonnelle, on peut citer notamment :

- « *l'approche centrée sur l'autre* » de Carl Rodgers et de son école, dite parfois « *approche non-directive* »
- La « *communication non violente* » promue par Marshall Rosenberg et son école
- Et bien d'autres approches développées notamment dans les sagesses orientales...

La communication sociale connaît aussi ses lois qu'il en coûte de transgresser...

Se plier à la discipline de l'écoute bienveillante et congruente de l'autre engage la personne entière. On n'en sort pas indemne et on ne s'y aventure pas sans un cheminement d'ordre spirituel.

Quand le « *dialogue interconvictionnel* » se déploie en « *rencontre inter spirituelle* », il engage une exigence de conversion personnelle, de transformation intérieure, difficile, inévitablement progressive, que chacun(e) est invité(e) à mener selon les voies de sa tradition spirituelle et/ou philosophique. Comme si la violence qu'on s'interdit de déployer dans la relation à autrui devait être affrontée et domestiquée en nous-mêmes.

C'est sans doute quelque chose de cet ordre que les musulmans appellent le « *grand djihad* » le « *grand effort* » ou que René Daumal, dans sa quête, nommait « *la guerre sainte* ».

L'enjeu de tout ça n'est rien moins que la paix. La paix n'est pas un donné de nature. L'homme est violent. La paix est une construction toujours recommencée, improbable, toujours fragile et menacée, qui mérite une vigilance permanente à toutes les échelles.

François d'Assise demandait à Dieu « *Seigneur fais de nous des artisans de paix* ». En bredouillant nos « *dialogues interconvictionnels* » soyons au moins des apprentis de paix...